

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M6742
Canadiana



LE MENESTREL.

JOURNAL

LITTÉRAIRE ET MUSICAL.

PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
lectorem delectando, pariterque monendo.
Horace.

[1^{re}. ANNEE.

VOL. I.]

QUÉBEC:

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR { A. PLAMONDON, *R dacteur,* } PROPRIÉTAIRES.
{ S. DRAPEAU, *Imprimeur,* }

1844.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE

PREMIER VOLUME.

PROSPECTUS..... PAGE... I

POESIES.

Le Ménestrel.....	COMTE DE LA GARDE.	1
Si j'avais de l'or.....	P. BOUNIN.	3
Au château de Julhan.....	..	17
Mort d'Abel.....	MOLLEVAVLT	33
Amour.....	E. TURQUETY.	37
Le retour dans la Patrie.....	DE BERANGER.	49
L'hirondelle du Troubadour.....	REBOUL.	57
Le petit Savoyard.....	GUIRAUD.	65
Napoléon.....	BARBIER.	81
Le Baptême.....	E. DESCHAMPS.	97
Le chasseur des Alpes.....	D'ANGLEMONT.	113
Ma Provence.....	P. BOUNIN.	129
Pour les Pauvres.....	VICTOR HUGO.	145
Amour et Hyménée.....	VICTOR VIAL.	169

TABLE DES MATIERES.

Bonaparte.....	LAMARTINE.	161
Souvenirs d'Enfance.....	SAINTE BEUVE.	177
Les deux Soleils.....	C. DELAVIGNE.	193
Une Etoile sur les lagunes.....	..	209
Rêves-d'amour.....	B. H. REVOIL.	225
Le Sommeil.....	C. NODIER.	241
Adonise.....	B. H. REVOIL.	257
Lara.....	* * *	273
Les ailes d'un anges.....	B. H. REVOIL.	289
Le chant du Départ.....	M. J. CHENIER.	305
La jeune Captive.....	ANDRE' CHENIER.	321
Le Cimetière de Campagne.....	M. J. CHENIER.	337
La Canadienne.....	VICTOR HUGO.	353
En Poste.....	F. SOULIE'.	369
L'Enfant.....	VICTOR HUGO.	385
Le Retour.....	LAMARTINE.	401

LITTERATURE.

Un souvenir de voyage.....	AIME' ZACHELLI.	PAGE. 4-17-37-49
Le gant Jaune.....	MARIE AYCARD.	9
Extrait du Discours de P. J.O. CHAUVEAU, Ect sur l'état de la Littérature en France.....		30
La tour de Francois Ier.....	VICOMTE WARSU.	34
La Bibliothèque musicale du Dr. Bibliophobus.....	J. D'ORTIGUE.	58-67
Francesca.....	EMILE DESCHAMPS.	73
Napoléon et le Sergent Porte-Aigle.....	* * *	79
La Jeune fille au tombeau de son Amant.....	PIETRO.	81
L'Oncle Bertaud.....	CLEMENCE LAURE.	83
Le Coffret d'Ebène.....	EMILE PAGES.	90-98
Inès de Tolède.....	STANISLAS BELANGER.	113-127-146
Souvenirs de Vienne.....	COMTE DE LA GARDE.	138
Mœurs et Anecdotes Siciliennes.....	A. DUMAS.	156
La fille du Brigand.....	PIETRO.	162-178-193-200
Les Frères Van Buck.....	ALFRED DE MUSSET.	190
Peau Neuve.....	CORDELIER DELANQUE.	221-225-241
Académie Royale de Musique.....		206-238-253
Trois Dimanches à Constantine.....	G. B.	257
Mademoiselle de Roan.....	P. CHEVALIER.	262-274
Le lieutenant de l'Amphitrite.....		279-289-306-327
Un drame sanglant.....	* * *	301

(TABLE DES MATIÈRES)

Une bienvenue des Pensionnaires de France à la Villa Médicis.....	NICOLO.	309
Une Cure Merveilleuse.....	E. ENAULT.	321
La maison de la rue d'Enfer....	E, SOUVESTRE.	338
Faut-il le dire !	J. D.	350-353
La fiancée mystérieuse.....	A. VANAUULT.	354-369
Les Belles Cousines.....	JULES DE SAINT-FELIX.	377-385
Ugolino.....	* * *	402
La fille du pauvre.....	PIETRO.	408
Un amour sous la tente.....	A. D'ALEMBERT.	410

VARIETES.

DITHYRAMBES, SONNETS, ETC.

La mort d'une jeune fille de Campagne.....	16
Le Cygne mourant.....	29
Le tournoi funèbre.....	31
La couronne mystérieuse.....	32
Sur une prise de voile.....	48
Episode de la divine Comédie.....	61
Le vieux Château.....	126
Le laurier.....	127
L'approche d'un orage.....	127
Italie.....	128
Kick et Kock.....	143
Chœur de Carmagnola.....	155
Ode de la jeunesse.....	207
Concert de Madame Arnoult à Québec.....	240
Spohr à Paris.....	335

PROSPECTUS

DU

MÉNESTREL,

Journal Littéraire et Musical.

AUX AMATEURS DES BEAUX-ARTS.

LES Beaux Arts sont de tous les pays, et spécialement de ceux qu'éclairaient les lumières de la civilisation. Après les études auxquelles l'homme se livre pour se placer au niveau de ses hautes destinées, les arts d'agrément lui offrent un délassement utile et agréable. Ils ont pour but et pour résultat de retremper les facultés intellectuelles émoussées par un trop constante application, et de ranimer la vigueur des forces physiques, en formant une transition nécessaire entre le travail et le repos. Ils charment également les ennuis de la vieillesse et occupent avantageusement les loisirs de la jeunesse. En eux seuls se trouvent réunis l'utile et l'agréable.

La littérature et la musique sont en ce genre, sans contredit, ceux qui offrent le plus d'attraits, et qui atteignent plus facilement leur but.

La littérature est une scène immense et variée, sur laquelle se déroulent à nos yeux des tableaux de mœurs et de caractères qui nous présentent l'homme de toutes les circonstances de la vie, agissant sous l'empire de mille circonstances diverses et dans ses rapports les plus intimes avec la société; tantôt le jouet et la victime de passions indomptées, tantôt heureux et paisible en suivant la pente de ses bonnes qualités, ici fort contre l'adversité, et là trop faible contre le bonheur. C'est un miroir fidèle sur lequel se reflètent également le vif éclat qui projette la vertu ornée de tous les charmes qui la font aimer, et les noirs horreurs du vice qui deviennent encore plus repoussantes par les contrastes que l'art sait ménager.

Dans ce tableau du cœur humain, le lecteur intelligent peut trouver l'image de ce qu'il est et de ce qu'il doit être : il y apprend ce qu'il doit à la patrie, ce qu'il doit à ceux qui l'entourent, ce qu'il se doit à lui-même. Au récit d'une action héroïque, son cœur s'emflamme et bal d'un noble enthousiasme, tandis que le crime et la lâcheté ne lui inspirent qu'horreur et dégoût; la peinture du bonheur domestique adoucit ses mœurs en offrant à son admiration la vie de l'homme simple et juste, présentée sous les couleurs les plus tendres; et l'amour, cette passion unique, si naturelle au cœur du fils d'Adam, qui se lie si étroitement à son existence et dans laquelle se fondent tous les autres sentiments, comme les fleuves et les ruisseaux se perdent dans la mer qu'ils alimentent, cette passion qui, lorsque sa nature n'est pas viciée, fait germer et nourrir dans l'âme les idées les plus pures et les plus sublimes, et la tient prosternée devant le Dieu bienfaisant qui en alluma le feu, l'amour est-il présenté à son imagination, avec ses péripéties et ses catastrophes, il apprend les moyens d'arriver aux unes et d'éviter les autres.

Les effets de la littérature sont donc d'insinuer dans le cœur des préceptes de morale dont la sévérité disparaît sous le prisme de la poésie. Il est rare qu'on parvienn à ce résultat en accumulant des syllogismes qui ne s'adressent qu'au jugement, qui conviennent et ne persuadent pas; mais quand la poésie emprunte de la philosophie le fond de doctrine qu'elle colore ensuite des fraîches nuances du style et des idées, l'étude en devient plus facile et plus agréable aux jeunes gens.

Le feuilletoniste et l'auetère moraliste tendent au même but par des voies diverses, mais le premier y parvient plus sûrement et plus tôt; car, en se mettant lui-même en scène, en mêlant à son récit les réflexions qui en naissent naturellement, enfin à l'aide de la fiction resserrée dans les limites de la vraisemblance, il éveille la curiosité, amuse l'imagination, intéresse le cœur et fait goûter la vérité sous la morce du plaisir.

La Musique est sœur de la poésie; comme elle, elle est cosmopolite, et son origine a dû être placée très près de celle de l'homme; car si la parole n'a pas commencé par du chant, il est certain du moins qu'on chante partout où l'on parle.

La Musique, par ses inflexions accentuées et pour ainsi dire parlantes, exprime toutes les passions, peint tous les tableaux, rend tous les objets, soumet la nature entière à ses savantes imitations, et porte jusqu'au cœur des sentiments propres à l'émouvoir. Il est vrai que chez tous les peuples on ne s'est point élevé aux grandes expressions de la musique oratoire et imitative. Les harmonies sublimes, qui sont l'apanagé de l'art, exigent une étude approfondie des passions humaines et du langage de la nature, et ne jaillissent que de la verve du génie.

Mais toutes les nations ont eu leurs Orphées. L'amour et la gloire, ces deux puissants mobiles du cœur humain, inspirèrent, dans tous les âges les divins accents de la lyre, les tendres sons de la musette.

Quoiqu'il la musique n'exerce pas sur l'économie morale des sociétés une action aussi puissante que la littérature, néanmoins elle la seconde avantageu-

sement en polissant les mœurs et en inspirant le goût du beau.

Enfin, à ne la considérer que comme art d'agrément, elle mérite, pour cela seul, qu'on la cultive en tous lieux. Et en effet, qu'est-ce qui fait le charme de la soirée dans le salon pompeux et sous le chaume du laboureur, surtout parmi nous Canadiens, peuple chanteur, peuple aux romances tendres, aux gaies chansonnettes, si ce n'est la musique? Qu'est-ce qui adoucit nos chagrins et vivifie la gaieté, qui repose après les sueurs et dispose aux travaux du lendemain, si ce n'est la musique? Et quel pouvoir n'exerce pas la voix de la belle Canadienne sur le cœur du jeune Jean-Baptiste?

Le goût de cet art si doux et de la littérature, transplanté avec le sang Français dans notre belle patrie, y est peut-être plus généralement répandu qu'en aucun autre lieu du monde. Il faut donc lui fournir un aliment inépuisable pour qu'il se développe et s'épure, pour que le talent grandisse et produise.

C'est le but que nous avons en vue dans la publication du Ménéstrel, journal littéraire et musical dont nous offrons le Prospectus aux amateurs des Beaux-Arts.

La partie littéraire sera composée d'un choix de morceaux de poésie et de prose que nous extrairons des plus célèbres périodiques français dont nous recueillerons par chaque pose une ample collection. Dans le fleuve de feuilletons littéraires qui inonde la Presse française nous ne rechercherons que ceux qui sont marqués au coin d'une saine morale et d'un style épuré. Ceux-là seulement seront reproduits dans nos colonnes qui réuniront aux conditions précitées l'intérêt, et dont la lecture laissera dans l'esprit une impression utile.

Nous admettrons de préférence les produits de la littérature indigène, et nous prenons de là occasion de faire un appel aux talents de nos jeunes compatriotes dont quelques uns ont déjà fait avantageusement leurs preuves. Le champ qui est ouvert devant eux est intéressant, varié, inépuisable. Que d'inspiration, que de poésie, dans notre beau ciel du Canada! quel fond fertile de tableaux touchants, de peintures de caractères dans les mœurs de nos bons cultivateurs! Que de contrastes dans nos soleils du printemps, dans les glaces de nos hivers! Quelles scènes de poésie descriptive dans nos villages aux blancs chaumières à demi voilées sous les massifs de feuillage, et étalant le luxe de leur propreté sur les rives du roi des fleuves!

Les compositeurs dont nous reproduirons les partitions occupent la position la plus éminente dans le monde musical. Nous ne citerons que Donizetti, Auber, Gluck, et pour la musique des Romances, Labarre et Loisa Puget.

Le Ménéstrel paraîtra une fois par semaine, et sortira des Presses de MM. Stanislas Drapeau et Cie, Propriétaires de l'Artisan. Il se composera de vingt pages, grand octavo, dont seize seront exclusivement consacrées à la partie littéraire, et les quatre dernières à la musique.

Le tout sera imprimé en caractères neufs, et le premier numéro sera délivré aux abonnés au commencement de Mai prochain.

L'année sera divisée en deux volumes, qui formeront un ensemble de 832 pages de littérature et poésie et de 208 pages de musique. Cette dernière partie sera disposée de telle sorte qu'elle puisse être reliée séparément.

Les conditions seront, outre les frais de poste, de trois piastres par année, dont une moitié payable d'avance, et l'autre moitié après l'expiration du premier semestre.

Les communications devront être adressées franches de port à Plamondon & Cie, Bureau de l'Artisan.

En terminant, nous ferons remarquer aux personnes des autres villes et des campagnes que les frais de poste ne monteront qu'à la modique somme de 2/2 par an.

On s'abonne aux places suivantes: à Québec, aux bureaux de l'Artisan et du Fantastique.

Aux Trois-Rivières, chez M. J. B. E. Dorion.

A Saint-Hyacinthe, chez M. Jean B. St Denis.

A Montréal, chez M. C. P. Léprohon, Libraire-Rue Notre-Dame, no 104.

PLAMONDON & Cie.
Rédacteurs Propriétaires.

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 20 JUIN, 1844.

No. 1.

SOMMAIRE.—LE MENESTREL, (Poésie) ;
PROSPECTUS ; SI J'AVAIS DE L'OR. (Poésie) ;
UN SOUVENIR DE VOYAGE ; LE GANT JAUNE.

LE MENESTREL.

LES DERNIERS SONS DE LA HARPE.



Le Ménestrel part pour l'armée,
Dans les rangs de la mort il marche avec honneur ;
De son père il a colté l'épée.
Et la Harpe d'Erin repose sur son cœur.
Pays des preux, dit-il, trahi par la victoire,
Si tu restais privé de tout secours,
Le Ménestrel consacrerait toujours
Son épée à la cause et sa harpe à la gloire.

Blessé, le Ménestrel succombe :
Il presse avec transport sa harpe dans ses bras ;
Placez-la, dit-il, dans ma tombe,
Pour qu'un jour ennemi ne l'avillisse pas.
Ame du sentiment, de l'amour, du courage,
Sois en ce libre à ton dernier accord,
Et que ma main le brise avant ma mort.
Pour l'épargner l'horreur des chants de Peaclavage ! (1)

PROSPECTUS.

Les Beaux-Arts sont de tous les pays, et spécialement de ceux qu'éclairaient les lumières de la civilisation. Après les études auxquelles l'homme se livre pour se placer au niveau de ses hautes destinées, les arts d'agrément lui offrent un délassement utile et agréable. Ils ont pour but et pour résultat de retremper les facultés intellectuelles émoussées par une trop longue application, et de ranimer la vigueur

La traduction de cette belle mélodie du harpe Irlandais Moore, est du Comte de La Garde, traducteur distingué.—(Noté du Rédacteur.)

des forces physiques, en formant une transition nécessaire entre le travail et le repos. Ils charment également les ennuis de la vieillesse et occupent avantageusement les loisirs de la jeunesse. En eux seuls se trouvent réunis l'utile et l'agréable.

La littérature et la musique sont en ce genre, sans contredit, ceux qui offrent le plus d'attraits et qui atteignent plus facilement leur but.

La littérature est une scène immense et variée, sur laquelle se déroulent à nos yeux des tableaux de mœurs et de caractères qui nous présentent l'homme à toutes les phases de la vie, agissant sous l'empire de mille circonstances diverses et dans ses rapports les plus intimes avec la société ; tantôt le jouet et la victime de passions inévitables, tantôt heureux et paisible en suivant la pente de ses bonnes qualités ; ici fort contre l'adversité, et là trop faible contre le bonheur. C'est un miroir fidèle sur lequel se reflètent également le vif éclat que projette la vertu ornée de tous les charmes qui la font aimer, et les noires horreurs du vice qui deviennent encore plus repoussantes par les contrastes que l'art sait ménager.

Dans ce tableau du cœur humain, le lecteur intelligent peut trouver l'image de ce qu'il est et de ce qu'il doit être ; il y apprend ce qu'il doit à la patrie, ce qu'il doit à ceux qui l'entourent, ce qu'il se doit à lui-même. Au récit d'une action héroïque, son cœur s'enflamme et bat d'une noble émotion, tandis que le crime et la lâcheté ne lui inspirent qu'horreur et dégoût ; la peinture du bonheur domestique adoucit ses mœurs en offrant à son admiration la vie de l'homme simple et juste, présentée sous les couleurs les plus tendres ; et l'amour, cette passion unique, si naturelle au cœur du fils d'Adam, qui se lie si étroitement à son existence et dans laquelle se fondent tous les autres sentiments, comme

les fleuves et les ruisseaux se perdent dans la mer qu'ils alimentent, cette passion qui, lorsque sa nature n'est pas viciée, fait germer et nourrit dans l'âme les idées les plus pures et les plus sublimes, et la tient prosternée devant le Dieu bienfaisant qui en alluma le feu, l'amour est-il présenté à son imagination, avec ses péripéties et ses catastrophes, il apprend les moyens d'arriver aux unes et d'éviter les autres.

Les effets de la littérature sont donc d'insinuer dans le cœur des préceptes de morale dont la sévérité disparaît sous le prisme de la poésie. Il est rare qu'on parvienne à ce résultat en accumulant des syllogismes qui ne s'adressent qu'au jugement, qui convainquent et ne persuadent pas ; mais quand la poésie emprunte de la philosophie le fond de doctrine qu'elle colore ensuite des fraîches nuances du style et des idées, l'étude en devient plus facile et plus agréable aux jeunes gens.

Le feuilletoniste et l'austère moraliste tendent au même but par des voies diverses ; mais le premier y parvient plus sûrement et plus tôt ; car, en se mettant lui-même en scène, en mêlant à son récit les réflexions qui en naissent naturellement, enfin à l'aide de la fiction resserrée dans les limites de la vraisemblance, il éveille la curiosité, amuse l'imagination, intéresse le cœur et fait goûter la vérité sous l'amorce du plaisir.

La Musique est sœur de la poésie : comme elle, elle est cosmopolite, et son origine a dû être placée très près de celle de l'homme ; car si la parole n'a pas commencé par du chant, il est certain du moins qu'on chante partout où l'on parle.

La musique, par ses inflexions accentuées et pour ainsi dire parlantes, exprime toutes les passions, peint tous les tableaux, rend tous les objets, soumet la nature entière à ses savantes imitations, et porte jusqu'au cœur des sentiments propres à l'émouvoir. Il est vrai que chez tous les peuples on ne s'est point élevé aux grandes expressions de la musique oratoire et imitative. Les harmonies sublimes, qui sont l'apogée de l'art, exigent une étude approfondie des passions humaines et du langage de la nature, et ne jaillissent que de la verve du génie.

Mais toutes les nations ont eu leurs Orphées. L'amour et la gloire, ces deux puissants mobiles du cœur humain, inspirèrent dans tous les âges

les divins accents de la lyre et les tendres sons de la musette.

Quoique la musique n'exerce pas sur l'économie morale des sociétés une action aussi puissante que la littérature, néanmoins elle la seconde avantageusement en polissant les mœurs et en inspirant le goût du beau.

Enfin, à ne la considérer que comme art d'agrément, elle mérite, pour cela seul, qu'on la cultive en tous lieux. Et en effet, qu'est-ce qui fait le charme de la soirée dans le salon pompeux et sous le chaume du laboureur, surtout parmi nous Canadiens, peuple chanteur, peuple aux romances tendres, aux gaies chansonnettes, si ce n'est la musique ? Qu'est-ce qui adoucit nos chagrins et vivifie la gaieté, qui repose après les sueurs et dispose aux travaux du lendemain, si ce n'est la musique ? Et quel pouvoir n'exerce pas la voix de la belle Canadienne sur le cœur du jeune Jean-Baptiste ?

Le goût de cet art si doux et de la littérature, transplanté avec le sang Français dans notre belle patrie, y est peut-être plus généralement répandu qu'en aucun autre lieu du monde. Il faut donc lui fournir un aliment inépuisable pour qu'il se développe et s'épure, pour que le talent grandisse et produise.

C'est le but que nous avons en vue dans la publication du *Ménestrel*, journal littéraire et musical dont nous offrons les prémisses aux amateurs des Beaux-Arts.

La partie littéraire sera composée d'un choix de morceaux de poésie et de prose que nous extrairons des plus célèbres périodiques français dont nous recevons par chaque poste une ample collection. Dans le fleuve de feuilletons littéraires qui inonde la Presse française nous ne rechercherons que ceux qui sont marqués au coin d'une saine morale et d'un style épuré. Ceux-là seulement seront reproduits dans nos colonnes qui réuniront aux conditions précitées l'attrait de l'intérêt, et dont la lecture laissera dans l'esprit une impression utile.

Nous admettrons de préférence les produits de la littérature indigène, et nous prenons de là occasion de faire un appel aux talents de nos jeunes compatriotes dont quelques uns ont déjà fait avantageusement leurs preuves. Le champ qui est ouvert devant eux est intéressant, varié, inépuisable. Que d'inspiration, que de poésie, dans notre beau ciel du Canada ! quel fond fertile de tableaux touchants, de peintures de ca-

ractères dans les mœurs de nos bons cultivateurs ! Que de contrastes dans nos soleils du printemps, dans les glaces de nos hivers ! Quelles scènes de poésie descriptive dans nos villages aux blanches chaumières à demi voilées sous les massifs de feuillage, et étalant le luxe de leur propriété sur les rives du roi des fleuves !

Les compositeurs dont nous reproduirons les partitions occupent la position la plus éminente dans le monde musical. Nous ne citerons que Donizetti, Auber, Gluck, et pour la musique des Romances, Labarre et Loisa Puget.

Des circonstances que nous n'avons pu prévoir ni contrôler nous ont forcés de retarder jusqu'à aujourd'hui la publication de notre feuille dont le Prospectus, que nous reproduisons ci-haut, a paru en Avril dernier. Désormais le *Ménestrel* sortira régulièrement tous les JEUDIS sans interruption. Les abonnés recevront avec le présent numéro une chansonnette de M. G. VAEZ, musique de TH. LABARRE, intitulée :

“ LE CŒUR PERDU, ”

et publiée à Paris au commencement du mois dernier.

La partie musicale sera constamment jointe à la partie littéraire, excepté dans le cas où nous publierons des partitions trop longues pour être insérées dans un seul numéro. Alors nous en donnerons avis et nous enverrons huit pages de musique le Jeudi suivant.

N'ayant reçu par la dernière malle qu'une faible partie de nos journaux littéraires de Paris, nous aimons à en informer nos abonnés afin qu'ils soient indulgents et qu'ils veuillent nous pardonner si la partie littéraire de notre feuille n'est pas aussi intéressante pour le moment qu'elle pourra l'être par la suite.

Comme il nous a été impossible de nous assurer par avance de beaucoup de souscripteurs dans les Campagnes, nous adressons le premier numéro aux personnes que nous croyons le plus disposées à souscrire. Dans le cas où elles ne le pourraient ou ne le voudraient pas, elles sont priées de nous le renvoyer avec leurs noms au dos de l'enveloppe, et à défaut de ce faire, elles seront regardées comme abonnées.

Les dépenses nécessaires au soutien de notre double publication sont telles que nous devons commencer immédiatement la collecte du pre-

mier semestre. La condition de payer d'avance, est de rigueur.

☞ Pour les autres conditions et détails, et la liste de nos Agents, voir la dernière page.

SI J'AVAIS DE L'OR.

I.

Et si j'avais de l'or, oh ! comme par le monde
Je précipiterais ma course vagabonde !
Comme au sein des flots bleus j'aimerais à rouler !
A ma veile interdits nulle mer, nul rivage :
Nulle terre au soleil, ou peuplée ou sauvage,
Que mes pas scrutateurs ne ecurussent fouler !

Tantôt sous notre ciel et sa blonde lumière
Pour mollement rêver j'aurais une chaumière
A l'ombre d'un vieux orme et de pampres amis ;
Et tantôt un palais à façade inscrite,
Ombrageant de ses murs la vague nuchalante
Qui lécherait ses pieds comme un dogue scumis,

Un mauresque palais plein de vives fontaines,
Où j'eusse convié des amis par centaines,
Où les fruits, les parfums, où les vins à torrens,
Et les mets prodigués et les fleurs si jolies,
Et les chants et la valse et toutes les felices
Aurient rassasié mes désirs délirans.

Et puis le lendemain, rêveur, au cimetière
Me choisissant un lieu pour une tombe altière,
Payant pour être au large un jour enseveli,
J'aurais pu, satisfait de mes marbres superbes,
Regarder en pitié la croix parmi les herbes,
Et la fesse du pauvre abîmée dans l'oubli.

Et d'avance inscrivant mon nom et ma langue
Sur le tombeau bâti pour revêtir ma fange,
Je l'eusse couronné d'herbes au vert aspect
Dont les bruits caressans et la cime qui tombe
Aurient après ma mort imité sur ma tombe,
Les flatteurs dont ma vie avait eu le respect.

Mais c'est à Mont-Rédon, parmi l'algue et la grève
Et l'écume des eaux que le mistral enlève,
Qu'il m'aurait fallu voir d'un cheval aux longs crins
Précipiter l'essor dans la stérile plaine,
Et bondir et voler, voler à perdre haleine,
Et l'abattre fumant sur les sables marins !

Jusqu'au jour où lassé de ma vie immobile
Comme Byren fuyait les ennuis de son île,
J'eusse livré ma verve à mon léger vaisseau ;
Et pleurant comme on pleure à quitter sa patrie,
J'eusse vu s'ouvrir devant ma rêverie
Toute l'immensité des espaces de l'eau !

II.

Oh ! qui les redira ces délices intimes
Dont l'âme se repaît aux scènes maritimes ;
Soit que, dressant ses eaux, la mugissante mer

Enveloppe d'écume et de bruit le navire,
Soit qu'une brise à peine à la poupe soupire,
Et de légers frissons rient le flot amer ?

Oh ! qui les redira ces nuits vives d'étoiles
Où le nautonnier chante, où déclinant ses voiles,
Le vaisseau fatigué des raffales du jour,
Se couche mollement en la vague endormie,
Comme un anant penché sur le sein d'une amie ?
Oh ! qui les redira ces images d'amour ?

Est-ce toi dont la chair tient l'âme embarrassée,
Dont à peine au dehors s'insinue la pensée,
Vil oisif !—Ou bien vous, misérables que l'or
A beau rassasier et jamais ne fait vivre,
Jusqu'à ce que la mort un matin passe et livre
Au fcssoyeur la bête aux neveux le trésor ?

Balançant ta sottise à cheval promenée,
Est-ce toi, faible fut, à figure fanée ?
Ou bien, vous, beaux esprits, puissances de salon,
Comme un paon fait la roue étalant ses parés
Et bons à dominer ces femelles frivoles
Devant qui tout plumage est plumage d'aigle ?

Non, non, non, croupissez, créatures serviles,
A couvert de l'azur sous les toits de vos villes !
Les champs libres de l'eau, l'effroi vous les défend !
Non, ce n'est pas pour vous que les vagues sont faites,
Que l'océan tantôt à d'effrayantes fêtes,
Et tantôt des jeux doux comme ceux d'un enfant.

III.

En Sicile ! En Sicile ! . . . au volcan, capitaine !
Et du fumant Etna la montagne hautaine
A sa cime bientôt m'abreverait d'air pur ;
Et quel plaisir, debout aux lèvres du cratère,
De voir dans les brouillards se perdre en bas la terre,
Et les aigles cinglant à mes pieds dans l'azur !

Et de me dire alors : que fait l'espèce humaine,
Petite, barbotant là bas dans son domaine ?
Et le peuple encor peuple ? Et les rois toujours rois ?
Oh ! comme d'un peu haut quand le regard domine,
La pauvre humanité se laisse voir mesquine,
Tantôt brûlant les Juifs, tantôt seiant les croix !

Capitaine, en Eccse ! . . . où le caïme Katrinao
Que de ses sombres bois le Bienvenu domine,
Se déroule au soleil comme une nappe d'or.
Je veux me reposer au bord de ses rivages
Tout rians d'églantine et de genêts sauvages,
Où le flot humecta les biens pendans du saule,

Quand la Dame du lac, un plaid sur son épaule
Et l'aviron en main, de son esquif léger
Vint heurter dans le sable, et courtoise, ingénue,
Du chasseur chevalier saluant la venue,
Dans sa barque accueillit ce royal étranger.

A New-York ! à New-York ! . . . Abordons cette terre
Où de la liberté le front jeune est austère ;
Où Washington repose, immortel laboureur !

Oh ! long-temps voyons-là cette sainte entrée
Où puissance de roi ne s'est jamais montrée,
Où la nature encore à toute sa primeur ;

Où la lune assoupit ses lueurs diaphanes
Sur les flots de gazon des immenses savanes ;
Où roule solennel le grand Maschascébé,
Où du Niagara la cataracte gronde,
Versant du haut des airs que sa poussière inonde
En un gouffre béant tout un fleuve tombé !

Quant au Brésil, passons—nous y verrons un trône :
Allons doubler ce cap que le pôle couronne.

POLYDORE BOUNIN.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

J'étais en vacances.

Pour un jeune homme, vous le savez, c'est l'époque des voyages, des plaisirs et des aventures ; toute occupation est suspendue, le travail est proscrit, la paresse est à l'ordre du jour ; et c'est un devoir icelui-là que personne ne se permet de négliger : Le collégien enlance avec une ficelle ses auteurs et ses dictionnaires ; l'élève en droit ferme son Code ; l'étudiant en médecine laisse là les malades et les scalpels, et puis tout le monde se disperse, chacun prend sa volée ; plus de solitude, plus de silence dans la campagne. On chasse, on rit, on pêche, on monte à cheval, on se promène dans les bois, on se couche dans les prairies ; on est content, on est heureux.

Pour moi, j'étais aussi heureux qu'il est possible de l'être. Vous croyez peut-être que je tuais mes dix pièces par jour, que je revenais de la pêche avec plusieurs livres de poissons, que j'avais un cheval fringant sur lequel je caracolais à loisir ? Rien de tout cela.

J'avais un sac sur le dos, un album sous le bras, un bâton à la main, et je voyageais à pied !

Il n'y a rien de plus aventureux, rien de plus amusant que ce genre de voyage. Dès qu'on a serré ses guêtres, revêtu sa blouse, endossé son sac et pris sa canne, la gaité arrive et le plaisir commence. On se sent libre et indépendant ; car au physique comme au moral on porte tout avec soi. On va où l'on veut, on s'arrête quand on veut, on marche et l'on se repose tant qu'on veut. Trouve-t-on un joli point de vue ? on s'assied, on le dessine ou bien le contemple. Rencontre-t-on un monument en ruine ? on

s'approche, on le regarde par toutes ses faces, on l'examine jusque dans ses moindres détails. Si l'on aperçoit un petit chemin fleuri, ombragé, mystérieux, on s'y engage par curiosité, on le suit par enfantillage ; il a beau faire mille détours, on veut absolument savoir où il conduit. Quelquefois on se perd, on s'égaré ; la nuit approche, il faut trouver un gîte ; on consulte sa carte, on observe sa boussole ; on marche à la découverte d'un village ou d'une habitation ; et quand on trouve enfin une mauvaise auberge, quand on rencontre une nichante cabane, on est aussi heureux que le navigateur qui rentre au port malgré la tempête. Alors on mange les ragoûts les plus bizarres, on goute la boisson du pays, on va se coucher sur la paille, entre deux draps de chanvre, et le lendemain on se remet en route aussi bien reposé que si l'on avait dormi sur la plume.

Je passais mes vacances à voyager de la sorte. J'avais avec moi un excellent ami, qui doublait tous mes plaisirs en partageant toutes mes aventures. C'était un compagnon vraiment précieux : caractère toujours égal, complaisance à toute épreuve, gaieté d'enfant, expérience de vieillard, esprit, érudition, bon cœur ; il avait toutes les qualités les plus désirables en pareille circonstance.

Nous visitâmes la vieille Bretagne, curieux de voir ses antiques monuments, ses châteaux en ruine, ses plaines sauvages et ses clochers à jour. Nous venions de passer Locmariaquer et Carnac ; là nous avons vu, touché et dessiné les dol-mens et la fameuse table enchantée ; il ne nous restait à visiter qu'un dernier monument druidique, pour en avoir dans notre album la collection complète. Comme nous ignorions le lieu précis où il se trouvait, nous allâmes aux informations ; personne ne put nous donner là-dessus des renseignements bien précis. Alors nous consultâmes notre carte, nous interrogeâmes notre boussole, et nous nous mîmes à travers champs.

Nous marchâmes six heures sans rien découvrir : chaque fois que nous apercevions un être humain, nous courions à sa rencontre, dans l'espérance qu'il pourrait nous indiquer notre route ; mais, hélas ! nous étions en pleine Bretagne, et les paysans ne nous comprenaient plus ! nous avions beau répéter le mot *dol-men*, donner à nos phrases les constructions les plus baroques, prononcer et gesticuler de toutes les manières ;

on nous regardait en souriant, et l'on passait en nous jetant quelques mots incompréhensibles.

Pour comble de bonheur, le vent s'éleva, le temps se couvrit, et la pluie se mit à tomber avec une prodigalité effrayante.

Nous primes d'abord la chose en plaisanterie ; nous déployâmes gaiement nos manteaux de toile cirée, et j'entonnai la fameuse chanson :

Il pleut, il pleut, bergère !

Mais quelque temps après, personne ne riait plus ; la pluie tombait si fort, qu'elle traversait nos manteaux et nos vêtements, nos chapeaux coulaient comme des gouttières, nos pieds nageaient dans nos souliers, et ils y faisaient l'office de pistons dans une machine hydraulique.

— Savez-vous, mon cher William, dis-je alors à mon compagnon de voyage, savez-vous que cela devient tant soit peu fastidieux ! pas la moindre pierre druidique ! et pour notre peine, de la pluie, de la boue, un froid glacial !... Imbécile de dol-men, va !

— Ce n'est plus le dol-men que je cherche, moi ; c'est un vilage, une maison, un abri.

— Je ne vois pas plus de maison que de dol-men.

— Nous avons laissé Carnac au Sud ; et si j'en crois ma carte, nous devrions trouver au nord, à sept ou huit lieues environ, un bourg assez considérable.

— Mon cher, répondis-je lentement en examinant de tous les côtés, votre carte... est une radoteuse.... il n'y a pas plus d'apparence.... Attendez donc pourtant ! n'y aurait-il point quelque chose là-bas à droite au bout de cette plaine de joncs marins ?

William braqua sa lunette,

— C'est un vieux château en ruine.

— Fâmente rencontre alors !

— Mais derrière le château.... je crois...

— Ah ! ah !

— Oui, oui, derrière se trouve un petit clocher à jour, par conséquent il doit y avoir un village ! Terre ! terre ! nous sommes sauvés ! en avant !

Nous doublâmes le pas, et trois quarts d'heure après nous entrions triomphants dans un village, au milieu des aboiements de trois ou quatre chiens, auxquels (je ne sais pourquoi) nous avions le malheur de déplaire.

Il s'agissait de trouver une auberge. Une seule maison présentait à sa porte la branche morte,

enseigne de rigueur ; il n'y avait donc point à choisir ; nous entrâmes.

Figurez-vous une grange sombre et humide, partagée en deux par une ou deux poutres, et deux ou trois tonneaux. A droite, une cheminée, deux tables, quelques vaisselles, et une de ces armoires immenses où se couche (1) toute une famille ; à gauche, un râtelier, une auge, de la paille ; en un mot, une étable complète garnie d'une vache et d'un cochon !... C'était là le seul hôtel du pays.

Notre entrée y fit grande sensation. Une petite fille qui jouait par terre se releva bien vite et courut se cacher derrière sa mère : la mère lâcha sa quenouille, et nous regarda tout ébahie ; le père quitta brusquement sa pipe, le cochon se mit à grogner, et la vache nous regarda de travers.

« Madame, commença William, en s'adressant à l'aubergiste, pouvez-vous nous loger cette nuit, et nous donner tout de suite de quoi nous restaurer ? »

La pauvre femme nous regarde sans mot dire, branla la tête, et apostropha son mari en bas-breton. Celui-ci nous répondit dans le même idiôme : il était clair que ni l'un ni l'autre ne nous avait compris.

J'eus recours aux signes. Je levai le coude je penchai la tête sur mon avant-bras, et je fermai les yeux comme si je voulais dormir. L'aubergiste me fit un signe affirmatif, ouvrit un tiroir et en tira une serviette qu'elle me présenta.

« Pas cela, m'écriai-je, ce n'est pas cela ! » et je recommençai ma pantomime en imitant la respiration d'un homme endormi.

L'aubergiste crut sans doute que je souffrais de la tête, elle plia le mouchoir en bandeau et me le présenta une seconde fois. J'étais presque en colère.

« Mon Dieu, me dit William, ce n'est point de la nuit qu'il s'agit maintenant : allons d'abord au plus pressé. »

Alors il fit remarquer que nous étions mouillés, s'approcha de la cheminée et tendit les mains vers le foyer ; puis il montra l'une des tables, ouvrit la bouche, y porta la main et fit semblant de manger et de boire. Tout cela fut très bien compris. L'homme nous alluma un bon feu, la femme nous apporta un pot de cidre, un gros pain de huit livres, quelques galettes de

blé noir, et une motte de beurre ; nous approchâmes la table de la cheminée, et nous nous mîmes en devoir de chasser en même temps le froid et la faim qui nous tourmentaient.

A peine nous commençons, qu'un grand nombre de buveurs arrivèrent et encombrèrent la maison. Ils venaient pour nous voir. La singularité de notre costume nous avait fait remarquer, le bruit de notre arrivée s'était promptement répandu, et tous les curieux du pays venaient acheter pour deux liards (c'était le prix du pot de cidre) la faveur du pouvoir nous considérer à leur aise.

Je puis vous assurer qu'ils en prenaient pour leur argent. On faisait cercle autour de nous ; on se poussait, on nous montrait au doigt, on chuchotait et l'on riait aux éclats.

Nous étions sans doute quelque chose de fort divertissant pour eux, mais il ne l'étaient pas considérablement pour nous. Aussi, dès que nous fûmes séchés et restaurés, je proposai à William d'aller visiter le vieux château que nous avions aperçu à l'entrée du village.

« Volontiers me dit-il, mais il faudrait auparavant nous assurer d'un gîte pour la nuit.

—Après, mon cher, après. Tous nos spectateurs seront retirés ; nous nous entendrons plus commodément avec l'aubergiste.

—Soit ! »

Nous payâmes notre dépense qui s'élevait à douze sous chacun, le cercle des curieux s'ouvrit à regret pour nous laisser passer, et nous sortîmes, malgré la pluie qui tombait toujours. Bien nous en prit, comme vous allez le voir.

Le château que nous allions visiter nous avait paru désert et abandonné ; ses tours étaient ébréchées, ses créneaux étaient delabrés, plusieurs pans de murailles étaient tombés ; en un mot, c'étaient des ruines ; nous ne pensions guère y trouver des habitants, et nous espérions bien les explorer et les parcourir, comme nous avions fait à Chantosé et à Suisinio.

Nous fûmes désappointés en trouvant porte close. Nous frappâmes à diverses reprises, un vieux domestique vint entrouvrir la porte et nous parla en bas-breton.

« Voir... château ? » lui demanda William, en appuyant sur chaque syllabe, et en gesticulant aussi clairement que possible.

Le vieux domestique ouvrit la porte tout entière ; et dès que nous fûmes entrés, il nous fit

(1) Les paysans bretons couchent dans des armoires.

signe de le suivre. C'était on ne peut plus mystérieux.

Il nous conduisit, à travers les ruines et les décombres, vers une des tours du château. Quelques plaques blanchâtres y attestaient de récentes réparations ; les fenêtres, quoique taillées en ogive, étaient fermées par des carreaux modernes ; des rideaux blancs se montraient derrière les vitres ; nous comprîmes tout de suite qu'elle était habitée.

En effet, le domestique nous fit monter quelques marches, poussa une petite porte et nous annonça à un monsieur d'environ cinquante ans, qui nous salua en français, et parut enchanté de nous recevoir.

On est bientôt ami quand on se rencontre si loin et que l'on parle la même langue. Nous causâmes environ une heure avec M. B..., et, au bout de ce temps-là, nous étions intimes. M. B... nous raconta comment il avait été ruiné, exilé, réduit à vivre au milieu des ruines ; nous lui parlâmes de Paris et de tout ce qui s'y passait. Nos opinions se trouvèrent les mêmes, nos idées cadrèrent ensemble, nous échangeâmes quelques mots d'espérance, et M. B... nous donna à chacun une poignée de main fraternelle.

— Ah ! ça, nous dit-il, vous passez la nuit ici, j'espère ?

— Mais, volontiers, répondit William.

— Très-volontiers, ” répondis-je à mon tour.

M. B... appela son majordome et lui donna des ordres en conséquence.

— Maintenant, messieurs, nous avons encore une demi-heure de jour ; puisque vous désirez voir *mon château*, je m'en vais vous servir de cicerone.”

Il nous conduisit partout, nous expliqua tout, nous fit remarquer les cachettes, les oubliettes, les escaliers secrets et tous les subterfuges de l'ancienne architecture ; et il nous montra, pour terminer, la tour qui lui servait d'habitation.

Il y avait une petite chapelle que je n'oublierai jamais de ma vie. C'était M. B... qui l'avait arrangée lui-même ; elle était fort simple, mais d'un goût excellent. Le silence et la solitude y répandaient je ne sais quel parfum de dévotion, l'antiquité de ses murs lui donnait quelque chose de solennel ; une douce piété vous frappait au cœur en y entrant, on se sentait ému et recueilli comme malgré soi. La nuit commençait lorsque nous y pénétrâmes, une petite

lampe y répandait sa lueur scintillante ; je ne puis vous décrire la sensation que j'éprouvai. Ce silence, cette demi-clarté, ces murs antiques, cette simplicité religieuse, tout cela fit sur moi une impression profonde ; je m'agenouillai dans un coin, et je récitai à voix basse l'une des prières les plus ferventes que j'aie jamais faites.

— En vérité, dis-je à M. B... quand nous fûmes rentrés dans l'appartement où il nous avait reçus, vous avez un charmant ermitage !

— Charmant ! ce n'est pas le mot, mais enfin j'y vivrais heureux, je crois, s'il était moins solitaire.

— Qui vous empêche d'y avoir un ami ?

— Un ami ! répéta M. B... avec un accent où il y avait autant de regret que d'ironie.

— Mais, oui, un ami.

— C'est une chose bien rare quand on n'est pas très-riche.

— L'amitié fondée sur la richesse est hypocrite et fausse ; mais l'amitié basée sur l'estime et sur la vertu est un trésor inappréciable que les pauvres, je crois, trouvent plus facilement que les riches.

— Plus à mon âge, jeune homme.

— Pourquoi donc ?

— Voyez-vous, on ne rencontre dans la vie que deux ou trois amis véritables ; si on les laisse passer, ou bien si on les perd, il faut se résoudre à vivre seul ! Je n'ai jamais eu que deux amis vraiment dignes de ce titre ; le premier est mort, et le second... ah ! le second !... N'êtes-vous pas artiste, monsieur ?

— Un peu, ” répondis-je, assez étonné d'une pareille question.

M. B... saisit la lampe, et l'élevant pour éclairer un tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

— Regardez-moi ce tableau, alors.”

C'était une peinture magnifique ; elle représentait Job étendu sur son fumier au moment où ses amis l'accablent de reproches et d'insultes. L'exécution en était vraiment admirable ; Job était parfaitement couché ; son corps, malgré sa lèpre et sa maigreur, conservait des traces de noblesse et de beauté, sa figure avait une expression céleste, toute la douceur de son âme se reflétait dans ses yeux, toute la résignation de son cœur était peinte sur son visage ; son bras décharné, étendu vers le ciel, avait quelque chose de religieusement sublime. Les amis

étaient bien posés, bien groupés, bien dessinés. Leur physionomie était merveilleusement rendue ; on les détestait rien qu'à les voir. Autant on aimait Job, malgré sa laideur et sa pauvreté ; autant on les haïssait, malgré leur élégance et leur richesse.

— C'est parfait, m'écriai-je, en me retournant vers M. B....

— N'est-ce pas ? me répondit-il en hochant la tête avec fierté.

Je ne comprenais point encore où il voulait en venir. Je réfléchis un moment et je repris la parole :

« Dites-moi, monsieur, est-ce l'ouvrage du second de vos amis, ou bien est-ce l'emblème de sa conduite ? »

— C'est son ouvrage, monsieur, son propre ouvrage.

— Ce doit être un peintre en grande réputation.

— Bah ! la réputation, il se moque bien de la réputation, lui.... Gloire, célébrité, fortune, il a tout foulé aux pieds !... Ce n'est point un homme ordinaire, voyez-vous, il s'est nourri pour ainsi dire de douleurs et de sacrifices, il a grandi dans le malheur ; c'est un chrétien rare, étonnant, admirable, sublime ! tranchons le mot, c'est un saint !

— Vous êtes très-lié avec lui ?

— Je l'étais intimement ; c'était bien l'amitié la plus vraie, la plus sincère, la plus pure ; eh bien, monsieur, jamais amitié peut-être n'a causé plus de peine et plus de chagrin. J'ai senti toutes ses privations, moi ! j'ai éprouvé toutes ses inquiétudes ; j'ai souffert de toutes ses douleurs.... Mais qu'est-ce que je vous dis là ? vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez pas me comprendre, il faudrait que je vous racontasse son histoire.

— Racontez, je vous en prie ; racontez.

— Je la raconterais trop mal.

— N'importe.

— Je suis tout hors de moi quand je me la rappelle, l'émotion s'en mêle, je m'attendris et je divague.

— N'importe ! n'importe !

— Attendez."

M. B... se leva et ouvrit son secrétaire.

« Je ne puis vous la raconter, poursuivit-il, mais je puis vous la faire lire. »

Et il me remit entre les mains une liasse de

papiers sur laquelle le nom de STEPHANE était écrit en gros caractère.

J'y trouvai toute la correspondance de son ami. Les lettres étaient numérotées et rangées suivant leurs dates ; je les lus avec avidité, et elles m'intéressèrent si vivement que je demandai la permission de les transcrire.

Je n'avais point alors l'intention de les publier, bien que M. B... me laissât là-dessus liberté pleine et entière ; je les prenais, pour moi, et elles seraient restées éternellement dans mon album sans une discussion que j'entendis dans un salon.

C'était à propos du procès d'un artiste devenu assassin par jalousie et par passion. On prétendit que par le temps qui court, un artiste qui voulait réussir ne pouvait être vertueux ni chrétien : on en donnait pour raison qu'il lui fallait une liberté, une indépendance entière, une imagination ardente, indomptée pour ainsi dire, et que la religion et la vertu rétrécissaient les idées et enchaînaient le talent. Je haïssai les épaules de pitié, et en rentrant chez moi, je cherchai mon album, j'en détachai les feuilles qui contenaient la correspondance de Stéphane, et je les portai au libraire.

P. S. C'est une histoire toute simple, tout unie, perdue dans les longueurs inévitables d'une correspondance ; ceux qui n'aiment que les choses extraordinaires, les intrigues et les péripéties, ceux-là feront bien de fermer ce pamphlet ; je leur avoue franchement qu'il n'est point fait pour eux.

LETTRE I.

En vérité, mon cher Paul, voilà huit jours qui m'ont paru d'une longueur interminable. C'est une triste chose que la séparation ! les adieux, et puis le départ, et puis l'absence, tout cela ressemble à la mort ! Dès que tu m'eus quitté, je me trouvai inquiet, embarrassé, solitaire ; il me manquait quelque chose ; j'étais comme un vieillard sans bâton, comme un petit enfant qui n'a plus sa bonne. Je murmurai après les affaires qui t'appelaient là-bas, après cette grosse vilaine diligence qui t'y transportait, et après cet imbécile de conducteur qui, par ses joyeuses fanfâres, semblait insulter à notre malheur. Hélas ! à quoi servaient ces mur-

mures ? la voiture disparut, les fanfares s'éloignèrent, le bruit se perdit ; moi j'enfonçai mon chapeau sur mes yeux, je mis les deux mains dans mes poches, et je revins triste et maussade. Tu sais combien je suis aimable quand une fois je suis de mauvaise humeur ; tu te rappelles mon front ridé, mes lèvres avancées, mes mouvements vifs et brusques ; je coudoyai tous les passants, je jetai un regard de colère à tous ceux que je vis rire, et je rentrai à la maison bien disposé à gronder les domestiques. Ma chère maman m'attendait avec ses gracieux sourires, sa voix si caressante et ses paroles si douces. Elle employa pour me consoler toute son éloquence de mère ; elle me fit offrir ce chagrin à qui de droit, puis elle m'embrassa avec tendresse, me dit qu'elle me servirait de mère et d'amie, me fit remarquer que nous pourrions nous écrire, et me fit espérer que tu reviendrais tôt ou tard. Nous avons parlé de toi tout le reste de la journée, et le soir, lorsque nous fîmes notre prière en commun, maman y ajouta un *memorare* pour le cher voyageur.

Tu vas me demander peut-être pourquoi ma mère te porte un si vif intérêt ? Ma mère, vois tu, c'est la meilleure de toutes ! c'est le dévouement maternel personnifié, avec ce qu'il y a de plus suave, de plus délicat et de plus doux. Maman ne souffre que de mes peines, ne s'inquiète que de mes chagrins, ne goûte que mes joies, ne jouit que de mes plaisirs ; si elle s'intéresse tant à toi c'est qu'elle sait que je m'y intéresse moi-même ; elle t'aime de toute l'amitié que j'ai pour toi ; comprends tu ? mais je laisse là son éloge et toutes ses belles qualités, car je t'enverrais une lettre aussi considérable qu'un volume in-octavo.

Inutile de te dire que j'aime cette excellente mère de toute la puissance de mon âme, et que, tout poltron que je suis, je me jetterais dans le feu pour la sauver. Ce qu'il est bon de t'apprendre, c'est que, grâce à cet amour, j'espère rester toujours fidèle à mes principes. Lorsque les passions arrivent, quand la nature faiblit, eh bien, je pense à ma mère ; je me représente sa douleur si je succombais, son désespoir si je tournais au mal ; alors je me raidis, je sens renaître mon courage, et je retrouve assez de forces pour saisir la main que me tend le devoir.

Je vais avoir besoin de force plus que jamais, car je veux travailler sérieusement la peinture ; et il me faut absolument entrer dans l'atelier

d'un artiste de réputation. C'est un séjour un peu redoutable, dit-on, c'est une épreuve rude et désagréable ; mais je l'avais prévue en choisissant la carrière des arts, je m'y soumettrai sans crainte.

Sois tranquille, j'en ai bien calculé tous les déboires avec les avantages ; je sais combien le succès est difficile, combien la réussite est chancelante ; mais je compte sur le Ciel et sur mon courage.

Quand à la question financière, je sais fort bien que la carrière des arts mène rarement à la fortune ; mais la fortune, mon cher, est le moindre de mes soucis. Pour les plaisirs et les jouissances, la peinture m'en procurera plus que tous les écus d'un millionnaire.

Si tu étais ici, mon cher Paul, tu me serais d'un grand secours. Je te verrais avant d'aller à cet atelier, je te verrais après y avoir été ; nous tiendrions conseil à nous deux, tu me prêterais ton sangfroid, ta logique et ta sagesse ; tu me rendrais fort et invulnérable.

C'est demain que je dois entrer à l'atelier ; je te raconterai ma réception. Adieu.

(à Continuer.)

LE GANT JAUNE.

Dans un de ces hôtels qui avoisinent le café Turc, et qui, comme cet établissement si chéri des habitans du Marais, jouissent de l'avantage d'avoir un jardin, vivait, durant la dernière année du règne de Charles X, une jeune veuve, riche et jolie, Mme. Amélie de Langeais. Elle logeait chez son père et habitait un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur les arbres verdoyans du jardin. Amélie avait été mariée quatre ans auparavant, et à peu près contre son gré, au vieux M. de Langeais. Quand une fille sort du couvent sans volonté, sans passion, et que son mauvais génie lui adresse un vieillard riche, pour lequel son père ne manque pas de plaider, la jeune fille se soumet : telle était l'histoire d'Amélie : elle marcha à l'autel fière de son obéissance aux désirs paternels, et se donna un maître, jaloux, tracassier, grondeur, mais dont le règne tyrannique fut heureusement très-court. Au bout de deux ans de mariage, M. de Langeais mourut, et la jeune femme se croyait entièrement libre, lorsque son père lui fit observer qu'elle était trop jeune encore pour

avoir une maison à elle, et que la décence ainsi que certaines convenances, auxquelles on ne manque jamais impunément exigeaient qu'elle revint s'abriter sous les ailes paternelles.

Amélie se rendit en soupirant, mais elle connaissait ses droits, elle savait que le veuvage l'avait émancipée. Elle se promit donc de jouir de sa liberté le plus long-temps possible, et, si elle se remariait jamais, de n'épouser du moins qu'un homme qu'elle aimerait. Son père laissa passer deux ans, puis il introduisit chez lui M. de Marennnes, homme de trente ans, bien fait, riche et spirituel. C'était un parti convenable. M. de Marennnes déplût cependant et devait déplaire, par cela seul qu'il avait l'appui du père d'Amélie. On trouva qu'il n'avait rien de distingué dans les manières ; on n'avait que faire de sa fortune ; son esprit caustique était une arme cruelle dont il fallait toujours avoir le soin de se garantir. C'était un homme fier, avantageux, et auprès duquel Amélie crut comprendre qu'elle serait toujours mal à l'aise.

—Mon père s'abuse, se dit-elle, s'il croit me trouver toujours aussi faible que je l'ai été une fois. Qui est-ce qui lui demande un mari ? ce n'est pas assurément moi. L'état le plus heureux pour une femme jeune et riche, n'est-ce pas le veuvage ?

Cependant, si M. de Marennnes n'inspirait pas de passion, il en éprouvait lui-même une très violente. Amélie l'avait séduit et il mit tout en usage pour lui plaire. Il tempéra l'acreté de son esprit, adoucit sa fierté, se plia à toutes les fatrasies de la jeune veuve, et s'il ne parvint pas à lui donner de l'amour, il fit du moins supporter ses assiduités ; c'était un grand point obtenu. Peu à peu il fut admis sur le pied d'un prétendant, et comme une recherche publique implique le consentement de celle qui la permet, Amélie se trouva engagée avant de savoir bien elle-même si M. de Marennnes lui convenait. Elle allait donc se marier une seconde fois par le choix de son père. Cette pensée l'irritait et lui donnait une humeur dont M. de Marennnes se ressentait ; il était souvent mal reçu, quelquefois pas du tout. Alors il se plaignait, mais c'était avec tant de douceur, avec un langage si suppliant et des paroles si soumises, qu'Amélie s'en voulait de sa cruauté, et quoique sans amour donnait de l'espérance à ce prétendant ; la veuve sentit bientôt qu'une situ-

ation pareille ne pouvait pas durer, et, vaincue par les sollicitations de son père, elle promit sa main en demandant seulement du temps, dernier abri sous lequel se réfugiaient les personnes faibles et indécises.

Dès que Mme. de Langeais eut fait cette promesse, M. de Marennnes se hâta de répandre le bruit de son prochain mariage ; il acheta des bijoux, des étoffes, il fit remeubler sa maison et força ainsi la jeune veuve à avouer leur union future. Si Amélie était au spectacle, M. de Marennnes accourait dans sa loge ; si elle allait au bal, il trouvait moyen d'être son cavalier et son unique danseur. Ces empresses étaient naturels, et cependant ils fatiguaient Amélie.

—Mon Dieu ! se disait-elle, lorsque, retirée dans son appartement, elle pouvait jouir d'un moment de solitude, serait-il jaloux et exigeant comme M. Langeais ; et après avoir été la prisonnière d'un vieillard, suis-je condamnée à être celle d'un jeune homme ?

L'amour ne hait pas la jalousie, l'indifférence s'en épouvante, et Amélie la redoutait, parce qu'elle n'éprouvait pour M. de Marennnes que cette affection tranquille qui naît de l'habitude de se voir. Elle était un soir au Théâtre-Français avec son père et celui qu'elle devait épouser dans un mois ou deux, lorsqu'elle crut s'apercevoir qu'elle avait attiré l'attention d'un jeune homme placé au-dessous d'elle. Embarrassée des regards de ce jeune homme, elle le désigna à son père en lui demandant s'il le connaissait.

—Je puis vous dire son nom, s'empressa de répondre M. de Marennnes, il se nomme M. de Ligny.

Et M. de Marennnes salua. M. de Ligny rendit le salut.

Quand la veuve fut chez elle, renfermée dans son appartement, elle ne put s'empêcher de penser à M. de Ligny, à la beauté de sa figure, à l'éclat de ses yeux ; elle lui trouvait une taille parfaite, et je ne sais quoi de hardi et d'aventureux qui ne déplait pas aux femmes. Cette rencontre, qui probablement, ne devait pas se renouveler, l'occupa longtemps, Amélie alla jusqu'à s'avouer que son prochain mariage lui plairait bien davantage si M. de Marennnes ressemblait à ce M. de Ligny que le hasard venait de jeter sur ses pas.

—Quelle folie ! dit-elle en s'endormant.

Le sommeil lui rendit l'image qu'elle cher-

chait à éloigner. Sans passion jusques à ce moment, elle s'étonna le lendemain du trouble intérieur qu'elle ressentait et de la persistance de son imagination à lui présenter toujours le même objet, et cherchant à repousser par la vanité un sentiment nouveau, elle se dit qu'il était bien ridicule de songer à quelqu'un qui sans doute ne pensait pas à elle ; dans le fond du cœur cependant, elle était certaine de ne pas être indifférente à un homme qui l'avait regardée avec tant d'attention. Amélie voulut sortir ce jour-là ; une sorte d'instinct lui fit mettre la robe qui lui allait le mieux, lui fit choisir le chapeau qui, suivant elle, convenait le plus à son frais et joli visage. Dans la rue, Amélie rencontra M. de Ligny, elle s'y attendait ; le jeune homme la salua respectueusement et la suivit, comme entraîné sur ses pas par un charme irrésistible, comme conduit par l'amour à la suite d'une personne involontairement aimée. Ce fut du moins là ce que pensa Amélie, qui rentra chez elle pleine de trouble. Elle y rencontra M. de Marennes, et cette vue lui donna de l'effroi. Elle éprouva une sensation pénible, un pressentiment fâcheux, devant cet homme auquel elle avait promis sa main.

—Qu'avez-vous, Madame, lui dit-il, vous êtes pâle et défaite ?

Amélie avoua qu'elle avait mal dormi. Le soir même on lui remit une lettre de M. de Ligny. C'était une déclaration en règle ; il l'aimait, il l'adorait. Il ne savait pourquoi le matin même il ne s'était pas jeté à ses pieds, dans la rue, pour lui dire qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, que du moment qu'il l'avait vue, son sort avait été décidé.... qu'elle était la seule femme qu'il eût jamais aimée et qu'il aimerait jamais

Quelques jours se passèrent sans que Mme de Langeais osât sortir de chez elle. Placée entre un mariage arrêté et la passion de M. de Ligny, elle craignait de se rendre coupable envers M. de Marennes et frémissait néanmoins à la seule idée de se lier pour toujours à lui.

—Et pourquoi pas ? se disait-elle, dans les moments où sa raison luttait contre son cœur, n'a-t-il pas ma parole ?.... Suis-je une héroïne de roman ? De qui s'agit-il ? de M. de Ligny ; un homme dont je sais à peine le nom, que j'ai vu deux fois, auquel je n'ai jamais parlé, ni lui à moi.

Mais cet homme, elle l'aimait ; elle éprouvait pour lui un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé pour personne ; elle avait en effet dans le cœur une passion dont quelques jours auparavant elle ignorait la puissance. M. de Marennes n'avait pas encore un soupçon, et déjà il était sacrifié à un rival, dont Amélie ignorait la naissance, la position, la fortune, les antécédents ; qu'importe tout cela ? M. de Ligny écrivit une seconde fois : il était le plus malheureux des hommes, il savait tout.... Après avoir fait mille efforts inutiles pour être présenté chez Mme. de Langeais et chez son père, il avait appris que la main de celle qu'il adorait était promise, et à qui ? à M. de Marennes, un homme violent, emporté, indigne de posséder un pareil trésor.... Ah ! il ne se flattait pas d'être aimé, mais il était certain que Mme. de Langeais n'aimait pas celui qu'elle allait épouser ; elle cédait à quelque obsession, peut-être aux ordres de son père.... Il pria, il conjura Amélie de rompre, ou du moins de retarder ce fatal mariage... Il voulait la voir, il en avait besoin, pour elle et pour lui, Il espérait qu'elle lui en faciliterait les moyens, et il finissait par avouer que si elle lui refusait cette faveur, il mettrait tout en usage pour se procurer un moment d'entretien.

Cette lettre acheva de troubler Amélie ; elle admira la pénétration de l'amour qui éclairait ainsi M. de Ligny sur la situation où elle se trouvait... Oui, M. de Marennes était un homme fier et impérieux, qui, pour obtenir sa main, se parait de qualités qu'il n'avait pas, et qui, sans doute, une fois marié, ne se contraindrait plus. Mais que faire ? le mariage était public, les présents achetés, les bans publiés, sous quel prétexte rompre ? Un autre point l'inquiétait encore : M. de Ligny lui demandait une entrevue... elle brûlait de l'accorder, mais elle sentait parfaitement aussi que, dans la position où elle était, après deux lettres reçues, une entrevue était un aveu, et sa pudeur de femme, et son amour même, cet amour si subitement né, ne lui laissaient pas le courage de tracer les lignes nécessaires pour assigner ce rendez-vous ou pour faire cet aveu. Elle alla alors trouver son père, elle pleura devant lui.

—J'ai paru céder jusqu'à présent à vos volontés, lui dit-elle, mais je ne croirai jamais que vous veuillez faire sciemment mon malheur, le malheur de ma vie entière... Vous l'avez déjà

compromise une fois... que serais-je devenue si M. de Langeais eût vécu dix ou quinze ans ? et c'était possible ! Depuis que vous m'avez présenté M. de Marennès, je fais mes efforts pour vous obéir et pour l'aimer ; cela m'est impossible... Au nom du ciel ! mon père, rompez, ne permettez pas qu'il s'achève.

Qu'entends-je ! s'écria le père, vous ne voulez plus vous marier ? Mais, ma fille, vous êtes trop avancée pour reculer ; que dira le monde ? que dira M. de Marennès ? souvenez-vous que vous avez librement consenti à ce mariage... c'est une raillerie que de parler maintenant de votre manque d'amour ; avez-vous quelque chose à reprocher à M. de Marennès ? dans ce cas là, parlez.

Amélie voyait bien qu'en effet elle était engagée, et n'osait ni ne voulait dire le motif nouveau qui lui rendait son mariage odieux. Elle eut la pensée alors de s'adresser à M. de Marennès lui-même et de lui redemander sa parole ; c'était une tâche difficile et au-dessus de son courage. Cependant le temps s'écoulait, les préparatifs de son mariage se faisaient tous les jours, et M. de Marennès devenait sans cesse plus pressant et plus assidu. Il fallait donc consommer le sacrifice, ou faire un éclat. Chose singulière ! c'était son amour même pour M. de Ligny qui l'empêchait de prendre ce dernier parti ; sa passion pour un inconnu la faisait rougir et lui ôtait la force nécessaire pour repousser M. de Marennès. Elle n'avait rien fait pour revoir celui qu'elle aimait, elle n'avait point accordé l'entrevue sollicitée, mais M. de Ligny avait dit qu'il trouverait les moyens de se la procurer, et Amélie, comme toutes les personnes faibles, n'agissait pas, elle attendait qu'on agît pour elle. Or cet amant d'un jour n'écrivait plus, il ne paraissait faire aucun effort pour arriver jusqu'à elle, et il y avait des moments où Amélie se croyait oubliée. Un soir qu'elle était entre son père et son futur époux et qu'après avoir désigné les personnes qui seraient à sa noce, M. de Marennès avait parlé d'un voyage en Suisse ou en Angleterre, Amélie désira se retirer dans son appartement de meilleure heure qu'à l'ordinaire et elle alla dans sa chambre rejoindre Justine, fille qui, gagnée depuis longtemps par M. de Marennès, était devenue peu agréable à sa maîtresse.

—Justine, lui dit Mme de Langeais, sortez, je n'ai pas besoin de vous.

—Madame ne peut cependant pas se coucher toute seule.

—Je sonnerai, quand je voudrai me mettre au lit.

La femme de chambre avait bien voulu entrer dans les intérêts de M. de Marennès, mais sans perdre, pour cela, les bonnes grâces de sa maîtresse : avant d'obéir elle affecta donc d'entourer Amélie de ces soins officieux qui sont dans les attributions d'une domestique attentive et dévouée, mit à la portée de la main le livre favori, prépara le verre d'eau ; enfin Justine allait sortir, lorsqu'un léger bruit la fit s'arrêter.

—N'entendez-vous pas, Madame ?

—Non Justine, je n'entends rien.

Une des fenêtres de l'appartement de Mme de Langeais, qui, comme nous l'avons dit, donnait sur le jardin, avait joué, et les deux femmes à demi effrayées se regardèrent un moment sans se dire un mot. Tout à coup l'espagnolette se souleva et un homme se précipita aux pieds de Mme de Langeais.

—Au voleur ! au voleur ! s'écria Justine.

—Taisez-vous, taisez-vous, dit Amélie en prenant Justine par le bras.

—Au voleur ! criait la femme de chambre.

—Ne dites pas un mot, et restez ici.

Mais Justine, effrayée, ou seignant de l'être, se dégagea de la main qui la retenait, et quitta la chambre en criant :

—Au voleur ! au voleur !

II.

Nous ne sommes ni dans le siècle, ni dans le pays, où l'on entre chez la femme que l'on aime, par la fenêtre, et c'est cependant ce qu'avait fait M. de Ligny, car c'était lui que Justine s'obstinait à prendre pour un voleur.

Si l'on considère néanmoins qu'il n'avait pas d'autre moyen pour voir Amélie, on comprendra facilement qu'il eût séduit le jardinier et qu'il se fût présenté inopinément devant la belle veuve. C'était sans danger, puisqu'elle devait être seule, et sans inconvenance puisque sa femme de chambre pouvait être présente à leur entretien, ou du moins assez près pour rassurer la timidité d'Amélie. Ce petit calcul, Mme de Langeais l'avait fait, et la fuite de Justine l'effraya davantage encore que l'arrivée subite de M. de Ligny, aussi fit-elle un pas vers la porte pour retenir sa femme de chambre.

—Revenez donc, Justine, lui dit-elle, revenez donc, ou décidez-vous à ne plus reparaitre devant moi.

Justine ne criait que plus haut et jetait l'alarme dans la maison. Les caractères les plus faibles ont leur moment de force et de violence, et ils s'attachent avec une énergie qui tient de l'obstination à une résolution adoptée dans des moments pareils. Amélie prit son parti sur-le-champ : elle courut à sa porte, la ferma à double tour et revint vers M. de Ligny la figure souriante. Ce que lui dit le jeune homme, toujours à ses pieds et qui s'était emparé de sa main qu'il couvrait de baisers, nous ne pourrions pas le dire : c'étaient des mots entrecoupés, des sermens d'amour, l'épanouissement de cœur d'un homme qui, pour la première fois, est auprès de ce qu'il aime, qui lui parle ; qui est à ses pieds ; Amélie n'était pas moins émue que M. de Ligny, elle entendait le son de la voix du jeune homme, c'était ce son de voix-là même qu'elle avait rêvé ; elle voyait, avec délice, son trouble, son émotion.

—Relevez-vous, Monsieur, lui dit-elle, calmez-vous, vous êtes chez moi et je suis maîtresse ici.

Pleine des sentiments qui l'agitaient, elle ne songea pas même à lui reprocher sa hardiesse, ni la manière au moins singulière dont il s'était introduit. Cependant Justine avait mis toute la maison en émoi ; le père d'Amélie, M. de Marennnes, les domestiques ne pouvaient pas tarder d'accourir.

—Monsieur, tranquillisez-vous, dit encore la jolie veuve....je....n'épouserai pas M. de Marennnes ; je vous le promets, je vous le jure.

Dans ce moment, le bruit qui se fit dans son antichambre l'avertit de l'approche des gens de la maison, et elle distingua la voix de M. de Marennnes.

—Nous sommes des enfans, continua-t-elle à voix basse, qui ne connaissons pas nos droits et ne savons pas nous servir de notre liberté.....Je suis libre encore une fois....Veuillez bien vous présenter chez moi, demain, et j'aurai l'honneur de vous recevoir....Mais, au nom du ciel, partez ; vous sentez combien votre présence ici peut me compromettre.

La porte, ébranlée par les secousses qu'elle recevait, cria sur ses gonds :

—Partez, dit-elle....ne craignez rien, vous

avez ma parole. Ce que femme veut, Dieu le veut....Au nom du ciel, partez.

M. de Ligny se releva et disparut. En partant, il laissa tomber sur le tapis un de ses gants, un gant jaune. Amélie s'en saisit, et, ne sachant où le cacher, elle le mit dans son sein. Les panneaux de la porte cédèrent alors, et en un instant la chambre fut remplie de monde. Amélie était debout, sa main appuyée sur le marbre de la cheminée, la figure un peu pâle, mais le sourire sur les lèvres.

—Il y a un homme ici ? dit M. de Marennnes, qui oublia de se contraindre.

Mme de Langeais lui jeta un regard dédaigneux, et, apercevant Justine dans la foule des domestiques, elle comprit que la femme de chambre l'avait trahie.

—Il paraît que j'ai été volée, dit-elle, et M. de Marennnes aussi, pensa-t-elle, mais sans le dire.

—Qu'est-il donc arrivé ? demanda son père, quelle espèce de visite avez-vous donc reçue ?

Singulier voleur, qui vous laisse vos bijoux, dit encore le père, en montrant du doigt le collier d'émeraudes qui entourait le cou de sa fille et une montre suspendue auprès de la glace par sa chaîne d'or.

—Vous êtes venus à mon secours à temps, répondit Amélie.

—Mais où est donc caché cet homme ? dit M. de Marennnes d'un ton furieux.

—Il est parti par où il était venu, par cette fenêtre, reprit tranquillement Amélie.

J'espère, ajouta-t-elle avec dignité, que vous ne vous permettrez pas de fouiller mon appartement.

—Puisqu'il s'agit de vous préserver d'un danger.

—Je vous dis que ce voleur est parti.

—Au moins, Madame, vous ajouterez quelque chose qui puisse nous mettre sur ses traces....Quel homme est-ce ?

—C'est un homme jeune, répondit la femme de chambre, grand, des yeux noirs, le teint blanc, mis avec une grande élégance, il s'est jeté aux....

—Sortez, Justine, s'écria Mme de Langeais, je vous chasse, je ne veux pas plus long-temps d'une femme de chambre qui m'abandonne dans un moment de danger, quand je lui ordonne de demeurer auprès de moi. Sortez, vous ne passerez pas la nuit à l'hôtel.

La femme de chambre obéit et les domestiques se retirèrent.

Quand M. de Marennès n'aurait pas eu de soupçons, si Justine ne lui avait pas dit quelle était la condition de ce voleur qui se jetait aux pieds des femmes au lieu de les dépouiller, la manière dont la femme de chambre venait d'être chassée lui aurait tout appris ; il n'était point aimé et sans doute il avait un rival, mais l'amour et l'ambition l'attachaient à un mariage presque achevé et il voyait à Amélie une contenance telle, il lisait dans ses yeux une décision si bien prise, qu'il n'osa pas hasarder un mot qui aurait augmenté la colère de Mme de Langeais et lui aurait fait retirer, peut-être, une parole donnée à regret. M. de Marennès ne voulait pas perdre une femme qu'il aimait, une fortune qu'il espérait joindre à la sienne, ni surtout trois mois de contrainte et de dissimulation ; il crut donc prudent de se retirer après quelques mots de regrets sur une scène effrayante pour Mme de Langeais et fâcheuse pour son repos.

Amélie demeura seule avec son père.

—Maintenant que nous sommes seuls, ma fille, lui dit-il, j'espère que vous me direz ce que c'est que ce voleur.

—C'est M. de Ligny, mon père, répondit-elle résolument, un homme qui m'aime, que j'aime de mon côté et que j'épouserai sans doute avant qu'il soit peu.

Après ce qui venait de se passer, le père de Mme de Langeais ne crut pas devoir insister ; il pensa que M. de Marennès se retirerait de lui-même, et comme dans les événements où l'honneur d'une femme peut être en question, il est important de prendre un parti décisif.

—Ma fille, lui dit-il, que ce soit votre faute ou non, vous êtes compromise ; tout ce que je souhaite, c'est que vous vous nommiez bientôt Mme de Ligny.

—Je vous présenterai mon époux demain, répondit Amélie.

Le lendemain, elle était chez son notaire avant l'aurore. Il s'agissait de savoir quel était ce M. de Ligny, et si elle n'allait pas faire ce qu'on appelle une imprudence. Pour elle peu lui importait ; libre et riche, elle aurait aimé à faire le bonheur d'un homme qui paierait de tout son amour la fortune qu'elle lui apporterait ! elle eût été heureuse de passer sa vie dans une terre éloignée de Paris avec celui qu'elle avait choisi ; mais le monde a des exigences, et

Mme de Langeais était curieuse d'approfondir si on lui reprocherait de céder à une passion romanesque ; car dans le monde on cède à une passion romanesque si on épouse un homme sans biens ; dans le cas contraire, on éprouve un amour raisonnable et auquel il n'y a rien à redire.

—M. de Ligny ! dit le notaire, vous le connaissez, Madame ?

—Un peu, répondit la veuve en rougissant.

—C'est mon client, reprit le notaire, un joli garçon, brave comme son épée... je veux dire comme son sabre, car il est officier de cavalerie. Oh ! mon Dieu, il est à Paris depuis quinze jours environ, il a un congé... C'est le dernier rejeton d'une noble famille, il a des terres considérables dans l'Anjou, il est fort riche... Voilà un excellent parti, Madame ; car je ne suppose pas que vous veuillez porter toute la vie le deuil de M. de Langeais... Je serai ravi de faire un tel contrat de mariage.

—Vous avez les pièces, Monsieur, lui dit Amélie, vous pouvez le faire.

Et elle prit congé. Tout allait bien : M. de Ligny ne pouvait pas manquer de convenir à son père, et le monde lui-même applaudirait à son choix. Pour M. de Marennès, ce serait un ennemi, la chose était certaine ; mais qui n'a pas d'ennemis ? Il est bien heureux de n'en avoir qu'un, cela fait mieux apprécier le bonheur d'être aimée. Amélie retourna chez elle ; elle instruisit son père de tous les détails qu'elle venait d'apprendre et se mit sous les armes. — M. de Ligny était déjà très-amoureux ; il fallait achever de lui faire perdre la tête, il fallait l'enivrer d'amour, le rendre fou ; la passion de Mme de Langeais, cette passion subite lui avait donné de la coquetterie. M. de Marennès était conquis ; elle ne devait pas le voir de la journée, et quant à la promesse qui la liait à lui, elle devait la retirer par une lettre polie, mais qui romprait tout, sans laisser au prétendant congédié aucun espoir de raccommodement. La matinée s'écoula, et Amélie commençait à trouver que M. de Ligny était lent à venir, lorsque la porte de son salon s'ouvrit et qu'on annonça l'homme qui était conquis, l'homme qu'elle espérait ne plus voir, M. de Marennès ! Il entra d'un air calme en apparence ; mais le feu sombre de ses yeux, mais le mouvement dédaigneux de ses lèvres trahissaient son émotion intérieure.

—Vous ne m'attendiez pas, Madame ? dit-il.

—Au contraire, je savais que vous viendriez, mais je m'étais arrangée pour être seule, et c'est malgré mes ordres que....

—Dans la position où nous sommes, Madame, vous aimant comme je le fais et aimé de vous autant que je le suis....

Mme de Langeais jeta sur M. de Marennes un regard presque moqueur, celui-ci continua :

—Et aimé de vous autant que je le suis, rien de ce qui vous arrive ne peut m'être indifférent ; je suis le gardien de votre réputation ainsi que de votre repos.

—Vous, Monsieur ? c'est un soin que vous pouvez vous dispenser de prendre.

—Jusques à présent ce soin me regarde ; or, l'événement d'hier....

—N'en parlons pas, Monsieur.

—Au contraire, Madame.

—Du tout, Monsieur ; croyez tout ce qu'il vous plaira de croire, tout vous est loisible.

—Je ne crois pas aux voleurs, Madame.

—A la bonne heure.

—Je crois à un insolent, qui a eu l'audace de pénétrer, la nuit, par la fenêtre, chez une femme que je dois épouser.

—Et qui est libre encore, s'écria Amélie, qui n'a pas à vous rendre compte de ses actions. Tenez, Monsieur, ajouta-t-elle, je ne comptais plus vous voir, ni aujourd'hui, ni jamais... Puisque vous ne croyez pas aux voleurs, vous devez sentir qu'un mariage entre nous est maintenant impossible.

—Impossible ! dit M. de Marennes, incapable de se contenir davantage, vous n'épouserez pas du moins M. de Ligny.

—Et si cela me convenait, Monsieur ?

—Il a payé cher l'outrage qu'il m'a fait hier.

—Que dites-vous ?

—Que je lui ai demandé raison de son audace et que je l'ai tué, Madame.

—Tué ! M. de Ligny ! s'écria Amélie en faisant un bond sur son fauteuil, tué !... Oh ! non, Monsieur, vous ne dites pas vrai ; vous voulez vous jouer d'une pauvre femme, vous voulez me punir de ne pas vous aimer... Si vous l'aviez tué vous ne seriez pas si tranquille ; vous n'auriez pas eu la cruauté, les mains teintes de son sang, de venir vous présenter devant moi.

—Mais vous l'aimiez donc, Madame ?

Mme de Langeais, pâle et tremblante, dou-
tait encore de cette affreuse nouvelle, lorsque

des bruits de pas arrivèrent jusques à son salon ; la porte s'ouvrit : c'était M. de Ligny qui venait à son rendez-vous, mais pâle, sanglant, défait et porté par deux domestiques. M. de Marennes avait dit vrai ; il avait mortellement blessé son rival.

—Sortez, sortez, s'écria Amélie en s'adressant à M. de Marennes, avec une colère mêlée de fureur.

Celui-ci, qui n'osa pas sans doute braver les derniers regards de sa victime, se hâta d'obéir.

—On prétend, dit M. de Ligny d'une voix mourante et en s'emparant de la main d'Amélie, que je n'ai plus qu'une heure à vivre, et j'ai espéré que vous ne me refuseriez pas la faveur de la passer auprès de vous... J'étais si heureux ! j'étais aimé de la seule femme qui m'eût jamais inspiré de l'amour.. Croyez, Amélie, croyez que j'aime encore mieux mourir pour vous, que vivre sans vous... Ah ! mon Dieu ! il paraît qu'on a dit vrai, la vie m'échappe, je ne vous vois plus qu'à travers un nuage ; je n'aurai donc pas même une heure !

Il balbutia quelques mots, sa tête se pencha sur l'épaule de son domestique, il imprima ses lèvres glacées sur la main d'Amélie et rendit le dernier soupir.

La jeune veuve tomba mourante sur le corps de celui qu'elle aimait, et quand elle se ranima, quand le sentiment et la mémoire lui revinrent, huit jours s'étaient écoulés, et vingt fois on avait été en peine de sa vie et on avait désespéré de sa raison ; lorsque les larmes purent enfin s'ouvrir un passage, lorsqu'elle put pleurer son premier amour, cet amour involontaire et soudain qui s'était emparé d'elle avec tant de violence, elle fut sauvée ; mais la plaie était trop profonde pour se refermer jamais. Quelques mois après ce funeste événement, le notaire de Mme de Langeais vint lui faire part des dernières dispositions de M. de Ligny ; l'infortuné une heure avant son duel avait fait un testament, par lequel il instituait Amélie son héritière universelle. La riche veuve n'accepta cette fortune que pour la distribuer aux hôpitaux. La seule chose qu'elle ait voulu conserver de M. de Ligny, et ce gage suffit à sa douleur et à ses regrets, c'est un gant jaune.

LA MORT

D'UNE JEUNE FILLE DE CAMPAGNE.

Le son mélancolique et sourd de la cloche funèbre descend du vieux clocher moussu. Père, mère, enfant, fiancé, tout pleure, et le fossoyeur creuse une fosse. Parée d'un habit funéraire, une couronne de fleurs dans ses blonds cheveux, dort ici toute la joie de sa mère, et du village tout l'orgueil.

Vous, ses compagnes, pleines de douleur, vous ne pensez ni aux jeux, ni à la danse. L'œil humide, près du cercueil, vous tressez pour votre amie une couronne mortuaire. Oh ! qui fut plus digne de larmes que toi, douce et pieuse jeune fille ! Dans le ciel il n'est point d'esprit plus pur que n'était le cœur de Rosette.

Comme un ange en habit de bergère, on la voyait devant sa chaumière ; elle avait pour joyaux les fleurs de la prairie ; une violette était l'ornement de son sein ; l'aile du zéphyr lui servait d'éventail ; un frais bosquet, de cabinet de toilette ; le ruisseau argenté était son miroir, son fard, cette même eau limpide.

La modestie, comme une tendre auréole, voilait ses joues de rose, son chaste et beau regard. Jamais le sé-

raphin de Pinnence, ne s'écarta de la gracieuse bergère. Les regards pleins de flammes de la jeunesse, poursuaient l'aimable fille, mais nul autre que son fidèle fiancé n'obtint un regard en retour.

Nul autre que Wilhelm ! La fête du printemps, appelée des nobles dans les bois, sous la verdure, brillait, le bleu du ciel ; Rosette et Wilhelm fuyaient les jeux de la foule. Rosette, quand vint la moisson, attacha des rubans colorés à son chapeau de moissonneur, et s'asseyant près de lui sur les gerbes, lui souriait pendant son travail.

Wilhelm ! ah ! les cloches tintent sourdement, et le chant des morts commença. Le cortège, vêtu de deuil, lentement s'avance ; la couronne funéraire est portée en tête. Wilhelm, en chancelant, son livre en main, près du cercueil ouvert, s'arrête, et du blanc linceul essuie les torrents de larmes de ses yeux.

Repose en paix, douce et pieuse âme, jusqu'au réveil éternel qui suivra ce sommeil ! Pleure sur ton rameau, Philomèle, chante dans les ténèbres le chant de mort. Gémiss comme le murmure des harpes, s'entend du soir ! à travers des fleurs qui croîtront sur sa tombe, et qu'au sommet du tilleul du cimetière un couple de blanches colombes fasse son nid ! — (Littérature Allemande.)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE, Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M. J. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
J. Bte. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
Louis Berlinguet,	Boucherville.
H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
Louis Balté,	Déschambault.
Wilbrod Launière,	Saint-Michel.
George Tanguay,	Saint-Gervais.
George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
Cléophe Cimon, [N. P.]	Malbaie.
Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
J. B. Beaulieu, écr., N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE

Rédacteurs-Propriétaires.

Imprime par STANISLAS DRAPEAU et Cie Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

MUSIQUE LEBOUR

054
M543

Canadienne

MUSIQUE LEBOUR

PARTIE MUSICALE.



Vol. I] LE CŒUR PERDU. [No. 1.
CHANSONNETTE.

Paroles de M. G. VAEZ;—Musique de Th. LABARRE.

Allegretto. *

CHANT.

J'ai perdu mon cœur, o cru-el-le fil-le,

PIANO.

un re-gard mo-queur dans vos yeux noirs bril-le: au-riez-vous mon

LE CŒUR PERDU.

cœur ? j'ai per-du mon cœur, j'ai per- du j'ai per-

-du j'ai per- du mon cœur, j'ai per-

-du : j'ai per- du mon cœur, j'ai per-

-du ... j'ai per-du mon cœur!

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in a treble clef with a key signature of one flat (B-flat). It begins with a half rest followed by a dotted quarter note, then continues with a series of eighth and quarter notes. The lyrics "-du ... j'ai per-du mon cœur!" are written below the staff. The middle staff is a piano accompaniment in a treble clef, featuring a melodic line with eighth and quarter notes. The bottom staff is a piano accompaniment in a bass clef, primarily consisting of a steady eighth-note bass line.

The second system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in a treble clef with a key signature of one flat. It continues the melody from the first system. The middle staff is a piano accompaniment in a treble clef with a melodic line. The bottom staff is a piano accompaniment in a bass clef with a steady eighth-note bass line.

C'est l'au-tre soir, au bord de la la-gu-ne, en re-ve-

FIN.

The third system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in a treble clef with a key signature of one flat. It begins with a double bar line and continues with the lyrics "C'est l'au-tre soir, au bord de la la-gu-ne, en re-ve-". The middle staff is a piano accompaniment in a treble clef with a melodic line. The bottom staff is a piano accompaniment in a bass clef with a steady eighth-note bass line. The word "FIN." is written at the beginning of the middle staff.

LE CŒUR PERDU.

-nant de la pêche au corail; je re- gar- dais vos

lè-vres dont l'é- mail est bien plus rouge en- cor; ô bel- le

bru- ne ! * J'ai perdu mon cœur, etc.

II.

Où je l'avais encor, je me rappelle,
Quand devant vous Thérèse j'ai passé...
Oh ! dites-moi, l'avez-vous rassé ?
C'est près de vous qu'il est tombé, ma belle !

* J'ai perdu mon cœur, etc.

III.

Garderez-vous ainsi le cœur d'un autre ?
Je n'en ai plus et vous en avez deux :
Ah ! consentez à me rendre l'un d'eux,
Oui, l'un d'eux ; mais que ce soit le vôtre !
* Si tu prends mon cœur sans vouloir le rendre,
Que ton œil moqueur soit du moins plus tendre !
Si tu prends mon cœur, donne-moi ton cœur !
Donne-moi, donne-moi, donne-moi ton cœur,
Donne-moi, donne-moi ton cœur, donne-moi,
Donne-moi ton cœur !

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Menestrel.